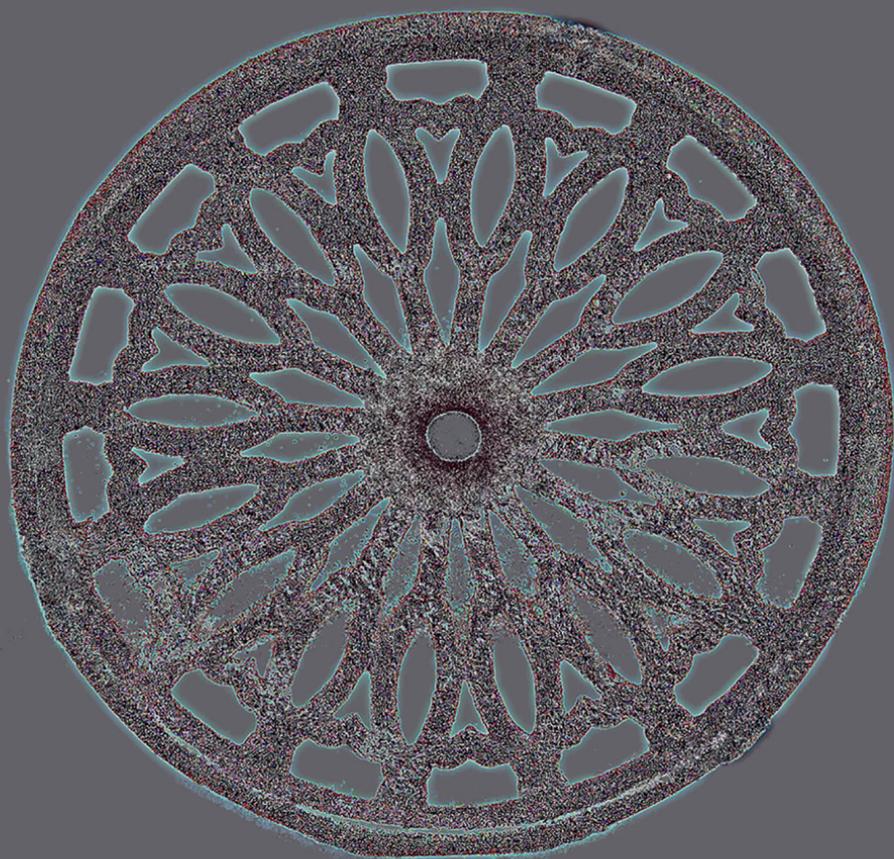


Robert Lemaire

# La traversée du Pentacle





*Je dédie cette histoire à mon frère Ivan, trop tôt disparu : dessinateur de génie, comédien, cinéaste... les crops'circles et autres ovnis concrétisaient sa foi en un monde meilleur venant des étoiles...*



## Avertissement

### A

Un chercheur, un industriel belge, Monsieur Maurice de San, a été amené à exposer une hypothèse très personnelle sur les voyages interstellaires :

(...) en cas de cataclysmes incontrôlables proches d'une planète habitable, les êtres pensants devraient se rendre compte que le seul moyen d'assurer leur survie à longue échéance est de fuir vers l'extérieur de la galaxie (...)

(...) Admettant la vitesse de la lumière comme une limite réelle, il en a déduit que de tels déplacements ne peuvent se faire que dans de véritables « mondes artificiels » où des générations se succéderaient. L'hypothèse de voyages qui dureraient des siècles avait certes déjà été évoquée par d'autres auteurs, mais il s'agissait toujours de trajets d'exploration laissant subsister une grave objection psychologique : qui accepterait de se lancer dans l'aventure, sachant

que seuls ses arrières petits-enfants atteindront, si tout va bien, le but espéré ? (...)

In « A la recherche des OVNIS – La vérité sur les soucoupes volantes. »

De Jacques Scornaux et Christiane Piens.

Éditions MARABOUT – Collection « Bibliothèque Marabout » – 1976. pp 102

## **B**

### **Références possibles et impossibles**

OMEGA CENTAURI : petite galaxie/satellite de La Voie Lactée.

Distance par rapport à la terre : 17000 années/lumière.

Année/lumière : (dix mille milliards de kilomètres) ! unité astronomique de longueur correspondant à la distance parcourue par la lumière dans le vide en une année, soit env.  $9,461.10^{15}$  mètres, ou 0,307 parsec.

Parsec : unité de mesure de longueur utilisée en astronomie, valant 3,26 années-lumière.

HARAUG : exo planète fictive faisant partie d'Oméga Centauri.

Haraugiens : habitants de la planète.

Aigraigor : faculté des haraugiens de communiquer entre eux.

« Le Conquérir » : nom donné au vaisseau spatial construit par les Haraugiens.

« Le Reconquis » : partie brisée du « Conquérir », ainsi baptisée par les naufragés.

« Le Baroudeur » : vaisseau spatial inconnu en provenance de La Voie Lactée.

« Fenêtre de l'espace » : nom donné par les Haraugiens au système inventé par eux pour voyager dans leur galaxie.

« piercing » : méthode imaginée par les Haraugiens pour voyager à grande vitesse dans l'espace/temps.

« Sach » : unité fictive de distance et de temps employée par les astronautes Haraugiens du « Conquérir », correspondant plus ou moins à 23 jours/lumière...

GEHATERA : nom primitif donné à la planète Terre par les Haraugiens.

« arisholk » : élément premier, rare, disparu de la terre de par leur extraction durant des décennies ; mieux connu sous le nom d'Orichalque.

SOLAE : nom primitif donné à l'étoile « soleil » par les Haraugiens.

## C

Ce qui suit n'est qu'un roman de totale fiction issu de ma seule imagination. Personne ne devrait penser que c'est la vérité, même si, parfois, j'ai l'impression de frôler peut-être cette vérité de près.

Robert Lemaire



## Introduction

Depuis combien de temps ce morceau de matière ferrugineuse, hideusement déchiqueté, hérissé de pointes acérées et d'arêtes coupantes, tournoyant sur lui-même et fonçant droit devant, dans l'espace démesuré qui sépare deux galaxies, parcourait-il le cosmos sans rencontrer quoi que ce soit ? Qui aurait pu donner une réponse à cette question ? Personne, à part le grand architecte qui est (peut-être) à l'origine de tout.

Ce caillou relativement grand (selon quelles normes ?) avait ses contours agressifs et griffus telle une scie circulaire, à l'éclatement formidable qui avait suivi la collision d'un astéroïde avec un autre d'à peu près la même taille. Ils avaient été pulvérisés tous les deux et chaque parcelle avait été projetée, d'une force décuplée, aux quatre coins de l'Univers. Si ce morceau de pierre brut n'était pas le plus grand des déchets des astéroïdes, c'était certainement l'un des plus

dangereux s'il devait rencontrer d'autres objets. La comparaison avec une scie circulaire se justifiait non seulement par sa forme acérée, mais aussi par sa rotation et sa vitesse de progression.

Tout comme la collision entre astéroïdes, la chance de rencontrer quoi que ce soit dans le vide sidéral était certainement d'une sur 200 milliards !

Et pourtant, c'est ce qui arriva.

## **Première partie**

EXTRAIT



0

## Umberto Rosa Dellacroce

Je suis né au XVIII<sup>ième</sup> siècle. En 1774 exactement. Je suis mince comme un fil de fer dont j'ai aussi la résistance ! Maintenant que je suis vieux (236 années terrestres), ma tignasse est blanche hélas, et « dégarnie » sur le devant.

Mes parents et moi, avons fui la France un peu avant 1789. J'avais 15 ans et, à priori, j'ai cru que mes parents avaient eu une intuition des plus extraordinaires pour échapper ainsi à la vindicte populaire révolutionnaire.

Cependant, quand j'ai eu une trentaine d'années, mes parents m'ont dévoilé mes origines et mon appartenance.

J'adorais mes parents, et nous avions des relations franches et cordiales, mais cette fois là, je fus un peu interloqué : ils me convoquaient carrément dans le cabinet de mon père, le jour même de mes trente ans.

J'aimais cet homme, tout comme ma mère d'ailleurs à laquelle je vouais un véritable culte.

Nous étions de petite noblesse, pas totalement désargentée ; nous vivions de nos revenus sur nos terres, dans le Nord-Est de la France. Mon père, avec grande sagesse, avait établi une sorte de coopérative, une cogestion, comme on dit aujourd'hui ! Gérer le domaine, pour lui, c'était l'affaire de tout le monde, c'est-à-dire du personnel, du plus petit jusqu'au plus grand. Ils avaient des parts dans l'affaire et touchait des intérêts suivants les résultats. Nos gens comprirent très vite qu'un bilan global positif (donc bénéficiaire) était plus intéressant pour leurs vies, que le contraire ! Cette façon très moderne de gérer l'entreprise concernait les gens au plus près et provoquait l'émulation et de réelles disponibilités. Les gens respectaient mon père, ils comprenaient qu'il était bien plus intelligent qu'eux tous réunis et que leur intérêt dépendait de la bonne gestion du domaine. Même s'ils se seraient coupés en huit pour lui, mon père ne profitait pas de ce rapport paternaliste et tentait de leur faire comprendre que leur participation à la gestion passait par le rendement de leur travail. Mon père et ma mère recevaient rarement d'autres gens de la noblesse et quand malgré tout c'était inévitable, pour ne pas avoir de conflit relationnelle, il mettait ses gens au courant et les déguisait en domestiques le temps du séjour des invités. Ils réservaient la grande salle et les chambres

en ces rares occasions préférant en d'autres temps, prendre ses repas dans les grandes cuisines en compagnies de la collectivité. Il se dégagait de sa personne une aura et une force extraordinaires. Ma mère s'accordait parfaitement avec lui et tous deux savaient toujours ce que l'autre pensait.

Nous qui habitons en une lointaine province, j'ignorais comment ils avaient su ce qui se tramait à Paris. Mais maintenant, je sais. Je sais aussi comment ma mère précédait toujours mes désirs et qu'eux deux savaient toujours ce que j'allais dire. En tous cas, cela me fut révélé après que nous ayons eu, mon père, ma mère et moi une longue, très longue conversation.

Nous étions arrivés en Louisiane quelques quinze ans auparavant, ayant échappés de justesse aux exécutions expéditives de la Terreur.

Mon père n'avait pas hésité : il avait tout liquidé en France et avait acheté pour une bouchée de pain une propriété magnifique de plus de 300 hectares de bonnes terres cultivables à un colon hypocondriaque qui avait laissé son âme au diable après avoir abusé des plaisirs du ventre et du bas-ventre. Sa propriété, qu'il avait laissé aller à vau l'eau, et les conditions misérables de ses esclaves ne lui avaient pas permis de discuter le prix que mes parents lui avaient offert pour le rachat. En 15 ans, mon père et ma mère réussirent la remise sur pied du domaine en appliquant les mêmes méthodes qu'ils pratiquaient en France.

Au grand dam d'ailleurs, des autres Français qui, comme on dit, voulaient péter plus haut que leur cul.

Mon père passait au-dessus de ces considérations mesquines de la petite noblesse bourgeoise. Il avait de la grandeur. Au propre et au figuré.

Je n'ai pas encore parlé de leurs tailles : mon père faisait quelques 2 aunes<sup>1</sup> et ma mère, sensiblement la même que la mienne, quasi 4 coudées<sup>2</sup> ! Faut-il le dire : nous en imposons !

Donc, ce jour là, le 10 juin 1804, vers les 17 h., j'entrai timidement dans le cabinet de travail de mon père où mes parents m'attendaient. Il y avait 3 jours que je ne les avais vus ; je vivais à une dizaine de km. de la demeure familiale, près de certaines plantations dont j'avais la charge, dans une sorte de bungalow, dont je bénéficiais, quoique je ne fusse pas encore marié. Ils étaient très heureux de me revoir et c'était réciproque. Nous nous embrassâmes et ma mère nous servit aussitôt un rafraîchissement.

J'étais très intrigué qu'ils veuillent me voir spécialement ce jour là précisément. Evidemment, je pensai à mon anniversaire et je crus que nous allions fêter cela. Ce fut vrai au début de notre entretien, je ne m'étais pas trompé : ils me congratulèrent et me firent des cadeaux arrivés en ligne directe du vieux

---

<sup>1</sup> 2 mètres 36

<sup>2</sup> 1 mètre 97

continent. J'étais comblé et heureux. Mais ce n'était qu'un prétexte.

Ce qui allait suivre allait changer ma conception de l'existence.

Nous en étions à rire aux éclats des petits événements comiques survenus à la colonie quand mon père, reprenant son sérieux, me dit tout à coup :

– Je suis heureux que nous soyons en gaieté dit-il, mais il y a des choses très importantes que nous voudrions te communiquer, ta mère et moi.

– Ne me dites pas que vous voulez retourner en France, lui répliquai-je d'un ton enjoué et rieur.

– Sois sans crainte, Hubert, me dis ma mère, nous ne retournerons jamais là bas. Ce que nous allons te dire est beaucoup plus important, ta vie future en dépendra !

– Diable, dis-je en cessant de sourire, seriez-vous malades ? La fortune ne vous sourit-elle plus ? Vous m'inquiétez...

Il y eut un long silence qui me fit craindre le pire. Ils échangèrent un regard de connivence que je connaissais bien, ensuite mon père, bienveillant, reprit la parole :

– Mon fils, dit-il, sais-tu l'âge que j'ai ?

– Oui évidemment, dis-je sans réfléchir. Nous avons fêté ton anniversaire le 18 février !... Euh... cela te fait 60 ou 61 ans ? Je penche pour 60 !

Puis j'eus un éclat de rire comme si j'avais pu oublier son âge. Il eut un mince sourire et reprit.

– Et bien tu te trompes mon cher Hubert ! Je suis né effectivement un 18 février, mais ce n'était pas il y a 60 ans ! Je suis né très exactement en 1651 !!!

– Quoi ! fis-je abasourdi. C'est impossible !

– C'est la vérité Hubert, reprit ma mère en me fixant dans les yeux. Et moi, je suis née un peu plus tard, en 1666 !!!

Effaré, je les regardais tout à tour, n'en croyant pas mes oreilles : mon père, un érudit comme il y en a peu, et ma mère, une femme intelligente et instruite, étaient devenus fous et divaguaient ! Perdant mon sang-froid, je me mis debout et arpentai la pièce de long en large. J'étais vraiment très inquiet.

– Que se passe-t-il donc ? Qu'avez-vous ? Qu'est-ce que c'est que ces chansons ? Vous me troublez beaucoup. Pourquoi faites-vous cela ? Dites-moi la vérité !

Je tremblai de tout mon être et ma mère se leva et vint me prendre dans ses bras comme lorsque j'étais enfant. Elle me ramena au fauteuil que je venais de quitter.

– Allons, allons mon petit, sois sage, nous allons tout t'expliquer. Tu dois ouvrir grand tes oreilles, ce que nous allons te dire ce soir, c'est effectivement un peu fou, mais c'est la vérité, tu dois l'accepter, même si cela te fait un choc.

Je savais que je devais être devenu pâle comme un spectre et je m'attendais au pire. Mon père reprit la parole.

– Il faut d'abord que je sache ce que tu sais en astronomie. Si tu connais la carte du ciel par exemple.

– Oui, bien sûr dis-je, quel rapport avec ton âge ?

– Tu vas comprendre bientôt. Pour être certain que tu me comprends parfaitement, je vais te rappeler quelques notions scientifiques : tu sais évidemment que notre Terre est ronde et qu'elle tourne autour du Soleil ainsi que plusieurs autres planètes. Tu dois savoir aussi, si tu ne le sais pas, que le système solaire fait partie d'un ensemble plus grand encore, une galaxie, que l'on nomme « la Voie Lactée » ! Ce que tu ne sais probablement pas, c'est qu'il existe d'autres galaxies comme la nôtre dans l'Univers. Il y en a des millions, si pas des milliards.

C'était aberrant. Je regardais mon père, bouche bée, les yeux écarquillés. Je ne disais pas un mot. Il employait un vocabulaire qui me passait au-dessus de la tête. Je comprenais à peine ce qu'il me disait. Néanmoins, où voulait-il en venir ?

– Maintenant cramponne-toi mon fils, c'est maintenant que tu dois absolument nous croire sur parole, car je n'ai guère de preuves pour prouver la véracité de mes dires. Me fais-tu confiance ?

– Je vous écoute Père, dis-je d'une voix blanche.

– Voici : toi, moi, ta mère ainsi que plusieurs dizaines d'autres personnes dans le monde, nous ne sommes pas vraiment des Terriens, nous venons d'une autre planète, et même d'une autre galaxie.

– C'est impossible, dis-je avec véhémence, conscient de ce qu'il tentait de m'expliquer. Les distances sont trop grandes à franchir. Même si vous me disiez que nous venons de Mars ou de Jupiter, ce serait totalement impossible !

– Ce n'est ni Mars ni Jupiter, dit ma mère. Notre planète d'origine porte le nom de « Haraug ». Nous sommes des Haraugiens, nous vivons plus longtemps que les Terriens, et l'une de nos principales caractéristiques est notre haute taille.

– Il n'y a pas que nous à être grands, répliquai-je en levant les sourcils.

– C'est vrai, mais il faut te faire à l'idée que les humains, quelle que soit leur race, ont un petit peu de gènes haraugiens dans les veines. Bien sur, tu ne sais pas ce que c'est que les gènes, mais on pourrait dire qu'il s'agit, pour chaque être humain, d'une sorte de carte de visite inscrite dans les molécules de son sang. Certains, plus que d'autres, comme nous par exemple, sommes les descendants des premiers arrivés sur terre ; les descendants les plus directs !

– Que tu le veuilles ou non, surenchérit mon père, c'est la vérité quoique, comme je te l'ai déjà dit, je n'ai guère de preuves à te proposer, sauf une, que je suis